

JAVIER CERCAS

INDÉPENDANCE

ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR ALEKSANDAR GRUJIĆ ET KARINE LOUESDON



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LES SOLDATS DE SALAMINE, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 621.

À PETITES FOULÉES, Actes Sud, 2004.

À LA VITESSE DE LA LUMIÈRE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 865.

ANATOMIE D'UN INSTANT, Actes Sud, 2010 (prix littéraire international Mondello-Ville de Palerme, prix Jean Morer) ; Babel n° 1166.

LES LOIS DE LA FRONTIÈRE, Actes Sud, 2014 (prix Méditerranée étranger) ; Babel n° 1338.

L'IMPOSTEUR, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1485.

LE MOBILE, Actes Sud, 2016.

LE POINT AVEUGLE, Actes Sud, 2016.

LE MONARQUE DES OMBRES, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1709.

TERRA ALTA, Actes Sud, 2021.

“Lettres hispaniques”

Titre original :

Independencia

Éditeur original :

Tusquets Editores S.A., Barcelone

© Javier Cercas, 2021

Photographie de couverture : © Adrian Samson / Trunk Archive

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16545-1

JAVIER CERCAS

Indépendance

Terra Alta II

roman traduit de l'espagnol
par Aleksandar Grujičić et Karine Louesdon

ACTES SUD

À Raül Cercas et Mercè Mas, ma Terra Alta.

Melchor fit irruption dans l'établissement et, se frayant un chemin parmi les clients, il se dirigea vers le comptoir, s'assit sur un tabouret et commanda un whisky. Le barman le regarda comme s'il était un extraterrestre.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il.

— On se calme, répondit Melchor. Je suis là en ami.

— En ami ?

— C'est ça. Tu me le sers, ce whisky, oui ou non ?

Le barman tarda à répondre.

— Avec ou sans glaçons ?

— Sans.

Il était plus de trois heures du matin, mais l'endroit n'avait pas désempi. Sur le podium illuminé qui traversait la salle principale en son centre, des filles nues ou à moitié nues dansaient, criblées de lumières stroboscopiques, tandis que quelques hommes les dévoraient des yeux ; çà et là, d'autres filles, seules, en couple ou en groupe, attendaient l'arrivée des derniers clients. Ou la fin de la nuit. Les enceintes diffusaient "Like a Virgin", un vieux tube de Madonna.

— Il faut le voir pour le croire, entendit Melchor dans son dos.

Alors que le barman servait son whisky à Melchor, l'homme qui venait de parler prit place sur un tabouret à côté du policier. C'était un métis en tenue sombre, chauve et baraqué, mesurant au moins deux mètres. Melchor avala une longue gorgée de son verre que le métis montra du doigt.

— T'as arrêté le Coca ?

— Oui, répondit Melchor. Aujourd'hui c'est fête.

Le métis afficha une double rangée de dents d'un blanc éclatant.

— Si tu le dis. Et pourquoi ? Parce que le juge nous a donné raison et tu t'es retrouvé comme un imbécile ?

— Le juge ne vous a pas donné raison, Ducon, le corrigea Melchor. Il a seulement dit qu'il n'y avait pas de preuves contre vous. Mais t'inquiète, je finirai par les trouver. Sers-moi un autre whisky.

Le barman, qui ne s'était pas éloigné des deux hommes et tenait toujours la bouteille, le resservit. Sans arrêter de sourire, le métis fit pivoter le tabouret, tourna le dos au comptoir et, les coudes appuyés sur celui-ci, se mit à observer les danseuses sur le podium. Melchor prit une autre gorgée de whisky.

— Tu sais pourquoi j'aime autant cet endroit ? demanda-t-il.

Le métis ne dit rien. Melchor porta à nouveau son verre à ses lèvres.

— Parce qu'il me rappelle mon enfance, dit-il après avoir bu. Ma mère était pute, tu savais ça ? J'ai grandi dans ce genre d'endroit, entouré de putes comme celles-là et de macs comme toi. C'est ça que je suis en train de fêter : le retour au bercail.

La chanson de Madonna s'achevait, et l'éclat de rire du métis retentit dans le silence grandissant du bordel. Dans les haut-parleurs, Rosalía remplaça aussitôt Madonna et deux ou trois filles commencèrent à danser entre les clients et les collègues. Le métis posa sa grosse main sur l'épaule de Melchor.

— Ça, ça me plaît, monsieur l'agent, dit-il. Il faut savoir être bon perdant.

Il se mit debout et, adressant un clin d'œil au barman tout en désignant Melchor, ajouta :

— C'est la maison qui invite.

Melchor continua de boire sans lever le regard de son verre et, même si toutes le connaissaient, aucune fille ne vint vers lui. Quand il commanda son troisième whisky, l'une d'elles, pourtant, s'assit à ses côtés. C'était une Espagnole, brune, d'âge mûr, bien en chair, et elle portait un corset noir qui laissait ses seins à l'air. Elle lui caressa le cou et commanda une coupe de champagne. Le barman prévint Melchor :

— Les verres des filles ne sont pas compris dans l'invitation.

Melchor eut un geste d'assentiment et le barman servit le champagne. Ils burent en attendant que le garçon s'en aille. Quand celui-ci partit servir à l'autre bout du comptoir, Melchor demanda :

— On le fait ou pas, alors ?

— Évidemment, répondit-elle.

— T'es sûre ? insista Melchor. Si on se fait choper, tu auras des ennuis.

La femme affecta une mine indifférente.

— Je ne suis pas du genre à me dégonfler, mon gars.

Melchor opina sans la regarder.

— D'accord, dit-il. On va attendre un moment. Quand tu me verras monter, tu les rejoins. Tu laisses la porte ouverte et tu leur dis que j'arrive tout de suite.

— Elles sont mortes de trouille. Tu veux que je t'attende ?

— Non. Rassure-les. Dis-leur qu'il ne se passera rien. Dis-leur que j'arrive tout de suite. Et là tu ouvres les deux autres portes, celles du balcon, et tu rentres chez toi ou tu reviens ici. Non, rentre chez toi, c'est mieux.

Il marqua une pause.

— Tu as tout compris ?

— Oui.

Melchor acquiesça encore, mais cette fois, il la regarda.

— Fais attention, dit-elle.

— Toi aussi, dit Melchor.

La femme se leva de son tabouret et, laissant sa coupe à moitié pleine sur le comptoir, s'éloigna.

Melchor buvait son whisky sans parler à personne, à part au barman, quittant sa place uniquement pour se rendre aux toilettes. Alors que l'établissement était désormais presque vide, le métis réapparut et, en le voyant, eut un sourire contrarié.

— T'es encore là ? demanda-t-il.

— C'est son sixième whisky, répondit le barman à la place de Melchor. Dommage que c'était pas du Coca : il serait déjà mort.

— Il faut que je voie ton patron, annonça Melchor.

Le front du métis se plissa ; son sourire avait soudain disparu, englouti par ses lèvres charnues de couleur mauve.

— Il n'est pas là.

Melchor fit claquer sa langue.

— Tu me prends pour un débile ou quoi ? Bien sûr qu'il est là. Il ne part jamais avant la fermeture : des fois que vous piquez dans la caisse.

Le métis le dévisagea avec un mélange de curiosité et de méfiance.

— Pourquoi tu veux voir le patron ?

— C'est pas tes oignons.

— Bien sûr que si.

— Il dit qu'il vient en ami, intervint le barman.

Le métis promena son regard du barman à Melchor et de Melchor au barman qui finit par hausser les épaules.

— Je voudrais m'excuser, dit Melchor. Pour le procès. Pour tous les ennuis. Enfin, tu vois ce que je veux dire.

Le métis sembla se détendre.

— Bien sûr. Ça me paraît très bien. Mais pour ça, pas la peine que tu le voies. Je le lui dirai : considère-toi comme excusé.

— Je voudrais aussi lui faire une proposition.

Le métis se remit en garde.

— Quelle proposition ?

— Ça, c'est pas à toi que je vais le dire.

— Alors tu peux oublier.

— Comme tu veux. Mais c'est une bonne proposition, elle l'intéressera.

Il regarda le serveur avant de continuer :

— Je ne suis pas sûr qu'il sera ravi, quand il apprendra que tu ne m'as pas laissé lui en parler.

Le métis eut l'air d'hésiter ; il jeta un regard au barman et, tout en scrutant Melchor, au bout de quelques secondes il s'écarta un peu, suffisamment pour parler au téléphone sans risquer d'être entendu. Après avoir raccroché, il indiqua d'un geste résigné au policier de le suivre.

Ils traversèrent la piste de danse déserte, montèrent deux étages par un escalier étroit et, en arrivant au second palier, le métis ouvrit une porte et l'invita à entrer. De l'autre côté l'attendait le bureau du patron qui ne se leva pas quand il vit Melchor franchir le seuil. Pas plus qu'il ne tendit la main. Il était assis derrière

une table légèrement bancale, les mains bien en vue et un éclat railleur dans les yeux.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais là ? demanda-t-il en montrant à Melchor un fauteuil en face de lui. Je serais descendu te saluer.

Melchor ne s'assit pas. Le patron était un homme à l'apparence laborieusement soignée, la cinquantaine, les cheveux gominés, la barbe bien entretenue et striée de poils blancs, les mains couvertes de bagues ; il était en bras de chemise, portait des bretelles et arborait une chaîne en argent sur le torse, avec un grand médaillon doré. Il s'appelait Eugenio Fernández mais, pour des raisons que Melchor ignorait, tout le monde le connaissait sous le nom de Papa Moon.

— On m'a dit que tu tenais à t'excuser, continua-t-il. On m'a aussi dit que tu noyais ton chagrin dans le whisky. Tu fais bien. De toute façon, je t'avais prévenu que tu allais te casser les dents. C'est l'avantage de vivre dans une démocratie, mon grand : ici, on est tous innocents tant que le contraire n'est pas démontré. Même moi, qui ne lis pas de livres comme toi. Ça au moins, je l'ai compris. Tu ne t'assois pas ?

Melchor ne répondit pas. Papa Moon interrogea du regard le métis qui se tenait derrière le policier et qui haussa les épaules. Dans le dos de Papa Moon, il y avait un lampadaire allumé, et devant lui, sur le bureau, une lampe flexible ; les deux éclairaient faiblement la pièce. Encastrée dans le mur du fond, en face de la table, une télévision à écran plasma retransmettait à volume très bas un match de la NBA.

— Tu ne vas rien dire ? demanda encore Papa Moon.

— J'ai une proposition à te faire, lâcha enfin Melchor.

— C'est ce que Samuel m'a annoncé.

Papa Moon fit légèrement pivoter son siège et ouvrit des bras accueillants.

— Je suis tout ouïe.

Melchor se tourna brièvement vers le métis puis vers le patron.

— Sois tranquille, essaya de le rassurer Papa Moon. Tu peux parler : Samuel est quelqu'un de confiance.

Melchor n'écarta pas son regard de Papa Moon qui, au bout de quelques secondes, soupira et, d'un mouvement de tête, indiqua

au métis de partir. Après un instant d'hésitation, le métis fouilla Melchor, qui le laissa faire : il n'était pas armé ; il avait juste une paire de menottes dans ses poches. Le métis demanda ensuite :

— Vous êtes sûr, chef ?

Papa Moon fit oui de la tête.

— Commence à fermer, ordonna-t-il. Je descends tout de suite.

À contrecœur, le videur sortit et referma la porte derrière lui.

— Eh bien...

Le chef se cala dans son fauteuil.

— Je t'écoute.

Melchor avança de deux pas, appuya les poings sur la table et, allongeant son buste par-dessus le bureau, s'approcha très près de Papa Moon, comme pour lui murmurer quelque chose à l'oreille.

— C'est à propos des gamines, lui dit-il.

Le chef fit une moue de lassitude.

— Tu n'as pas lâché l'affaire ?

Melchor le fixait des yeux. Papa Moon demanda :

— Qu'est-ce qu'elles ont, les gamines ?

Il y eut un autre silence puis un sourire complice perça sur le visage du chef.

— Ah, c'est donc ça, dit-il. Elles te plaisent, à toi aussi ?

Il voulut ajouter quelque chose, mais ce fut impossible : Melchor lui asséna un violent coup de tête sur le front et, sans lui laisser le temps de réagir, il le saisit par la nuque et lui cogna le crâne contre la table qui craqua comme si elle était cassée. Puis il la contourna et, attrapant l'homme par le cou, il le mit debout et le frappa encore, lui décochant d'abord un coup de poing dans le ventre, suivi d'un coup de pied dans les testicules. Papa Moon s'écroula au sol dans un hurlement.

— Ne crie pas, l'avertit Melchor. — Il avait saisi la chaîne en argent du patron et l'écrasait contre sa pomme d'Adam comme pour l'étrangler. — Si tu recommences à brailler, je te défonce pour de bon.

Papa Moon était à genoux, en quête d'air pour respirer.

— T'es fou ou quoi ? réussit-il à gémir, rouge comme une tomate.

Melchor lui porta un autre coup à la tête en la frappant contre le rebord de la table, le gifla, avec la main qui tenait la chaîne il lui attrapa les bras et les tordit dans son dos tout en le fouillant de l'autre main pour trouver son portable, qu'il éclata contre le sol.

— Et le flingue, il est où le flingue ? demanda-t-il.

— Tu vas me casser le bras.

— Je t'ai demandé où était ton flingue.

— Quel flingue ?

Cette fois, c'est le visage de Papa Moon qui finit écrasé contre le sol. Quand Melchor lui releva la tête, du sang coulait de son nez et lui mouillait la barbe. Melchor répéta sa question. Le chef y répondit et, sans le lâcher, Melchor ouvrit un tiroir, sortit le pistolet et s'assura que le chargeur était plein. Il obligea Papa Moon à se mettre debout.

— Là, t'as péte un plomb, mon vieux, réussit-il à geindre. Tu peux dire adieu à ta carrière.

Melchor lui tordit davantage le bras et lui mit le canon du pistolet contre la mâchoire.

— On parlera de ça plus tard, chef, dit-il. Maintenant, on va sortir d'ici et tu vas être sage comme une putain d'image.

Il l'avertit, en agitant le pistolet contre lui :

— Tu pousses un cri, ça te pète à la gueule. À la première connerie, ça te pète à la gueule. C'est clair ?

Papa Moon gardait le silence. Melchor lui tordit de nouveau le bras et l'homme hocha la tête.

— Très bien, dit Melchor. En route.

Collés l'un contre l'autre, ils sortirent du bureau de Papa Moon, descendirent l'escalier par lequel Melchor était monté et, au premier étage, le policier entrouvrit une porte et passa une tête. Il y avait là une sorte de balcon, en réalité une cour-sive extérieure qui longeait la façade du bordel et d'où l'on voyait l'entrée et le parking où il y avait encore quelques voitures. Ils traversèrent précipitamment le balcon, laissèrent derrière eux un escalier qui descendait vers le parking et, tout au bout, Melchor entrebâilla une autre porte et s'assura qu'il n'y avait personne derrière. Il l'ouvrit alors pour de bon et ils pénétrèrent dans un autre couloir, celui-là intérieur et éclairé par une lumière

crue, sur lequel donnaient plusieurs portes d'où s'échappaient, pour certaines d'entre elles, des voix, des bruits et quelques rires. Melchor ouvrit la dernière. Trois adolescentes attendaient là : deux d'entre elles étaient blotties l'une contre l'autre dans un lit et la troisième se tenait debout au milieu de la chambre ; elles étaient toutes les trois noires comme le charbon et dévisageaient les nouveaux venus avec des yeux remplis d'attente et de panique. Melchor ferma la porte dans son dos, les regarda l'une après l'autre et leur demanda si elles étaient prêtes.

Seule celle qui était debout répondit par l'affirmative, mais les deux autres se levèrent aussitôt. Melchor les connaissait toutes les trois. Elles étaient nées à Lagos, au Nigeria, et dans le fond, leurs histoires se ressemblaient. Elles étaient toutes les trois arrivées à Madrid quelques années plus tôt, fuyant la misère et avec la promesse qu'elles pourraient faire leurs études en Espagne. C'est alors qu'on leur confisqua leur passeport et leur portable, qu'on leur interdit de contacter leurs familles et de sortir dans la rue, qu'on leur réclama soixante mille euros pour les frais de voyage et, afin de les terrifier, qu'on les soumit à un rituel qui consistait à leur couper les ongles et les cheveux, à leur raser le sexe et les aisselles et à les forcer à boire un breuvage hallucinogène. À partir de là, on les obligea à se prostituer. C'est ainsi que commença pour elles un périple à travers les bars à hôtesse de la moitié de l'Espagne, où elles travaillaient de dix-sept heures à quatre heures du matin pour rembourser les dettes qu'en théorie elles avaient contractées avec l'organisation qui, en pratique, les avait séquestrées. Un périple auquel Melchor avait décidé de mettre fin cette nuit-là.

Il obligea Papa Moon à s'asseoir par terre, à côté du lit des adolescentes, sortit ses menottes et attacha le poignet droit de l'homme à un pied du lit et le poignet gauche à l'autre.

— T'as perdu la tête, sale flic.

Papa Moon parlait avec toute la rage sourde que la raclée lui avait insufflée.

— Cette fois, tu vas le payer cher.

Ce furent ses derniers mots : Melchor lui fourra un mouchoir dans la bouche et le lui enfonça jusqu'à la gorge. Les trois adolescentes assistaient à l'opération depuis la porte de la chambre, tremblantes de peur.

— Maintenant, écoute-moi bien, fumier, dit Melchor, accroupi devant Papa Moon. La méthode douce n'a pas marché, alors on essaye la méthode forte. Ces filles, je les emmène avec moi. Ne pense même pas à en ramener d'autres. Et surtout pas à me dénoncer. Tu sais ce qui arrivera si tu me dénonces ? Écoute bien, parce que je ne te le dirai qu'une fois. Si tu me dénonces, je brûlerai ce boui-boui. Je tuerai tes enfants et ta femme. Je tuerai toute ta famille. Et après ça je te tuerai toi. C'est ce qui va se passer. T'as compris, pas vrai ?

Dans les yeux de Papa Moon, la rage s'était transformée en une peur animale, incontrôlée. Melchor approcha encore son visage et poursuivit :

— Dis-moi, t'as compris, oui ou non ?

Papa Moon bougea la tête de haut en bas ; Melchor lui tapota la joue d'un air satisfait et dit :

— Parfait.

Il se leva et se tourna vers les filles. L'effet du whisky avait disparu ; il avait l'esprit clair et se sentait léger et heureux.

— Vous êtes prêtes ? demanda-t-il.

Les trois acquiescèrent. Elles s'appelaient Alika, Joy et Doris. Alika et Joy avaient dix-sept ans ; Doris, dix-huit. Elles avaient l'air de s'être habillées pour participer à une course à pied ou à une manifestation politique : tee-shirt foncé, jean bon marché et baskets. Les trois le regardaient les yeux grands ouverts, implorantes et effrayées, comme si une météorite était sur le point de tomber sur le bordel et qu'il était le seul à pouvoir les sauver de la catastrophe. Melchor entrebâilla la porte, s'assura qu'il n'y avait personne dans le couloir, coinça le pistolet dans sa ceinture et prit par la main Alika et Joy, qui étaient les plus jeunes.

— Ne vous inquiétez pas, leur dit-il. Restez avec moi et tout ira bien.

Il ouvrit complètement la porte et ajouta :

— Allons-y.

PREMIÈRE PARTIE

Melchor change l'eau du vase, remplace un bouquet de fleurs fanées par un nouveau bouquet et nettoie avec un chiffon la pierre tombale où on peut lire : "Olga Ribera, Gandesa, 1978-2021". Ensuite, comme chaque samedi matin depuis quatre ans (sauf quand il est de garde), il reste un moment là, devant la tombe de sa femme, à lui parler de Cosette et lui commenter les rares événements de la semaine.

Le cimetière est adossé au flanc d'une colline, à l'extérieur de Gandesa, et Melchor entend seulement le gazouillis des oiseaux et, de temps en temps, le moteur lointain d'une voiture qui serpente en direction de Vilalba dels Arcs et de la montagne de La Fatarella, dont la crête se découpe sur sa gauche, contre le ciel impeccablement bleu, hérissée d'éoliennes blanches qui tournent avec morosité dans la chaleur immobile de cette matinée de juillet.

Une demi-heure plus tard, Melchor met sa mulette en bandoulière et s'éloigne de la tombe. Il passe près du caveau de la famille Adell, un somptueux cénotaphe de marbre noir jaspé de blanc, et remonte par une petite allée étroite, ombragée de cyprès et flanquée de sépultures. À la sortie du cimetière, il emprunte un chemin de terre et, peu après, arrive au rond-point qui permet de regagner le centre de Gandesa. Il reconnaît sans surprise Rosa Adell au centre de la rotonde, assise sur des marches au pied d'une croix de pierre.

— Je me disais justement que je ne viens jamais au cimetière, lui dit la femme en le saluant.

Melchor l'a maintenant rejointe. Rosa porte un chemisier bleu sans manches, un pantalon marron très fin et des sandales qui

laissent voir ses petits pieds aux ongles vernis de rouge. Melchor ne peut distinguer ses yeux : ils sont cachés derrière des lunettes noires.

— Alors que toute ma famille y est enterrée, ajoute Rosa. Devrais-je me sentir mal à l'aise ?

Se souvenant du mausolée des Adell, Melchor répond :

— Pire que ça.

— Tu es sérieux ?

— Non. Ce qu'il y a là-bas n'a rien à voir avec tes parents.

— Et avec Olga ?

— Non plus.

— Alors pourquoi tu y vas, toi ?

Melchor hausse les épaules. Rosa Adell le dévisage, puis elle fait une moue perplexe et, époussetant son pantalon, elle se met debout.

— Où est Cosette ? demande-t-elle.

— À la piscine.

Melchor a un geste vague en direction d'un bâtiment qui se trouve à une cinquantaine de mètres, entre la caserne des pompiers et la salle omnisports.

— Elle sort à midi.

Rosa consulte sa montre.

— On a juste le temps de prendre un café.

Ils s'acheminent vers l'hôtel Piqué en descendant l'avenue Joan Perucho. Ils marchent en silence, comme si le soleil de plus en plus écrasant les dissuadait de parler, et en silence passent devant l'Institut d'enseignement secondaire Terra Alta et le faux néo-classicisme de la façade du tribunal de la comarque.

Ils se sont souvent vus ces derniers mois, parfois par simple coïncidence, parfois par des coïncidences moins simples, toujours ou presque toujours provoquées par Rosa qui a pris l'habitude de l'attendre le samedi matin à la sortie du cimetière. Comme tout le monde, Rosa ignore le véritable rôle joué par Melchor dans la résolution de l'affaire Adell qui, quatre ans plus tôt, a réveillé la Terra Alta de sa somnolence éternelle et qui, depuis lors, a valu la prison à Albert Ferrer, son ex-mari, et Ernest Salom, ancien caporal de police, grand ami de Ferrer et collègue de Melchor au commissariat de Gandesa, le premier

condamné pour incitation à l'assassinat du couple Adell et leur domestique roumaine, le second pour complicité et dissimulation du crime. Si Rosa a très tôt eu l'impression que la version officielle des faits ne correspondait pas entièrement à la réalité et que Melchor lui cachait quelque chose (ou c'est l'impression qu'avait Melchor), il est vrai qu'elle n'a jamais eu le courage de l'interroger à ce sujet. En effet, ils n'évoquent que rarement cette affaire, même si elle leur a permis de se rencontrer, et presque tout ce que Melchor sait des réactions qu'elle a provoquées chez Rosa et des conséquences qu'elle a entraînées dans sa vie, il l'a appris d'autres sources. En réalité, Melchor n'a à sa connaissance que des éléments rares et épars : Rosa n'a pas revu son ex-mari depuis le procès, par exemple ; leurs quatre filles, conscientes que leur père a commandité l'assassinat de leurs grands-parents maternels, ont répudié leur géniteur. Pour le reste, Rosa Adell vit seule dans le mas situé à proximité de Corbera d'Ebre qu'elle partageait quatre ans plus tôt avec Albert Ferrer – leurs quatre filles travaillent ou font leurs études à Barcelone maintenant – et a essayé ou essaie encore de surmonter l'assassinat de ses parents et la condamnation de son mari en se consacrant corps et âme à diriger l'empire que son père a créé à partir de rien, à la tête duquel les Cartonneries Adell. Elle travaille beaucoup, voyage beaucoup et passe parfois le week-end à Barcelone, avec ses filles, mais depuis un certain temps, quand elle reste en Terra Alta, elle finit par téléphoner à Melchor ou, dernièrement, par aller le chercher à la sortie du cimetière.

Ils dépassent à leur droite la gare routière, traversent la route et l'esplanade de terre qui s'étend devant l'hôtel Piqué et entrent dans la cafétéria, occupée à cette heure par un groupe animé de touristes au comptoir, deux cyclistes et un couple de personnes âgées. Rosa s'installe à une table, près d'une grande fenêtre qui donne sur le parking, pendant que Melchor attend son tour au comptoir ; après être enfin parvenu à se faire servir, il apporte deux cafés à leur table.

— Il paraît que ça marche bien pour vous, déclare Melchor en s'asseyant en face de Rosa.

Dans l'effervescence de la cafétéria inondée de soleil, la femme a enlevé ses lunettes et regarde le policier avec ses yeux marron, sereins et ovales, tout en remuant son café.

— Les nouvelles vont vite en Terra Alta, constate-t-elle. Tu es déjà au courant, pour Medellín ?

Melchor acquiesce.

— C'est M. Grau qui y a pensé, dit Rosa en essayant de relativiser son rôle ; un soupçon de rouge à lèvres brille sur sa bouche charnue. La Colombie est un pays qui a le vent en poupe, l'endroit idéal pour investir, et c'était une excellente idée d'ouvrir une usine là-bas. Et puis Medellín est une ville extraordinaire.

— Et ça va ?

— À Medellín ?

— M. Grau. Je ne l'ai pas vu depuis un bail.

Rosa Adell plisse les yeux, ébauche un sourire et avale une gorgée de café.

— Il est vieux, dit-elle sans mélancolie. Mais toujours présent, sur la brèche. Pour tout te dire, je ne sais pas ce que je ferais sans lui.

Melchor acquiesce de nouveau. L'image de l'éternel gérant des Cartonneries Adell vient de lui traverser l'esprit : un homme âgé à la volonté de fer, pâle, cultivé et myope, au corps hâve et le cheveu rare, doté d'une sagacité rompue aux affaires, et qui, à quatre-vingt-dix ans, toujours impeccablement vêtu et chaque fois un peu plus courbé, continue d'occuper quotidiennement son bureau dans la zone industrielle de La Plana, à la sortie de Gandesa, tenant d'une main ferme le gouvernail du navire amiral de l'empire Adell. L'espace d'un instant, Melchor se rappelle aussi, avec stupéfaction, que ce modèle de probité patronale et de loyauté personnelle envers l'homme pour qui il a travaillé toute sa vie avait également été, quand Salom et lui enquêtaient sur l'affaire Adell aux ordres de l'inspecteur Gomà, le premier suspect du meurtre des parents de Rosa.

— Alors tu devrais commencer à y penser, lui conseille Melchor.

— Je sais, reconnaît Rosa, le regard plongé par-delà la fenêtre.

Sur le parking de l'hôtel, protégé du soleil par un toit de roseaux, il n'y a que deux voitures garées et une fourgonnette de livraison ; le trafic à l'entrée de Gandesa est minime. Rosa se tourne soudainement vers Melchor.

— D'ailleurs, il vient manger à la maison aujourd'hui. Pourquoi ne pas vous joindre à nous, toi et Cosette ? Je suis sûre qu'il sera ravi de déjeuner avec vous.

— Merci, mais je ne peux pas. On a prévu de regarder un film à la maison. En plus, ajoute-t-il en tapotant sa musette qu'il a accrochée à l'accoudoir de la chaise quand il s'est assis, cet après-midi j'ai du boulot.

Rosa regarde la musette, puis Melchor qui précise :

— Ce sont les manuscrits du concours littéraire.

La femme sourit ouvertement : c'est un sourire large, moqueur, lumineux.

— Alors comme ça, ils ont réussi à te convaincre de faire partie du jury.

Melchor détourne le regard, mais ne trouve pas où le poser.

— Apparemment il n'y avait pas d'autre solution et...

Embarrassé, conscient que sa phrase emprunte une mauvaise direction, il en formule une autre.

— Et ce n'est pas ça le pire.

— Ah bon ?

— Non. Le pire, c'est que je dois faire un discours à la cérémonie de remise des prix. On m'a demandé de dire quelques mots sur la lecture. Ou sur la littérature. Ou sur les romans qui me plaisent. Quelque chose comme ça.

— C'est une belle idée.

— Magnifique. Sauf que je n'ai jamais fait de discours de ma vie.

— Ne me dis pas que tu as peur.

Melchor tourne la tête vers Rosa.

— Non, je n'ai pas peur. Je panique, avoue-t-il.

Elle éclate d'un rire franc.

— Ne sois pas bête, monsieur le policier. Tu le feras merveilleusement bien.

— Bien sûr.

— Je parle sérieusement. Tu veux que je t'aide à le préparer ?

Durant un instant, une étincelle d'espoir brille dans les yeux de Melchor, et s'éteint quand il croit comprendre que, malgré ses protestations tout ce qu'il y a de plus sérieuses, son amie plaisante.

Avant que Rosa puisse lui assurer qu'elle ne plaisante pas, Melchor se lève pour commander deux autres cafés. Au bout d'un moment, il est de retour avec les tasses et, bien qu'il refuse catégoriquement de revenir sur le sujet du discours, ils parlent longuement du concours littéraire. Celui-ci est organisé par la

bibliothèque municipale et l'Institut Terra Alta, et le jury est composé de deux professeurs, d'un poète local, de la directrice de la bibliothèque et de Melchor lui-même ; la remise des prix aura lieu au début du mois de septembre, pendant la cérémonie de rentrée scolaire. Melchor lui parle d'une nouvelle de science-fiction qu'il vient de lire et qui lui a beaucoup plu ; il en résume l'argument à Rosa qui – sans être amatrice de science-fiction, ni même de littérature – partage son avis. Ils évoquent aussi une proposition que le maire de Gandesa a faite à Rosa, dans le but d'agrandir l'usine principale des Cartonneries Adell à La Plana, et d'un déplacement professionnel qui l'attend puisqu'elle doit se rendre à la filiale de Timișoara, en Roumanie. Ils discutent ensuite des projets de vacances de chacun : Rosa pense emmener ses quatre filles deux semaines aux États-Unis, et Melchor, au début du mois d'août, a l'intention de faire la même chose que l'été précédent, à savoir passer quelques jours avec Cosette à Molina de Segura, dans la province de Murcia, chez la dernière amie de sa mère, Carmen Lucas, et son mari Pepe.

— Vous allez mourir de chaleur, prédit Rosa.

— L'année dernière, c'était vraiment très bien, réplique Melchor. Tu sais ce que Cosette a le plus aimé ? Que toutes ses amies l'appellent "Cosé".

Rosa est encore en train de rire quand le téléphone de Melchor sonne, et continue de sonner après que celui-ci a vérifié qui essaie de le joindre.

— Tu ne réponds pas ? demande Rosa.

— C'est Vivales. Je le rappellerai.

Maintenant, c'est au tour de Melchor de consulter sa montre.

— Cosette doit être sur le point de terminer. On y va ?

Rosa Adell connaît Domingo Vivales à peu près autant qu'elle connaît Carmen et Pepe. Melchor lui a présenté Vivales il y a un moment, alors que celui-ci se trouvait à Gandesa, mais elle n'arrive pas à comprendre quel lien unit ces deux hommes qui ont un tel écart d'âge qu'ils pourraient parfaitement être père et fils. De fait, tout ce qu'elle sait, pour ainsi dire, c'est que l'avocat, de même que Carmen Lucas, était ami avec sa mère, et que Melchor a hérité de cette amitié comme on hérite d'un immeuble. Le policier ne lui en a guère raconté davantage ; elle,

pour sa part, ne pose pas de questions non plus, car la première règle non écrite de leur amitié les oblige à considérer leurs vies privées respectives avec une extrême prudence.

Pendant que Rosa paie les quatre consommations – c’est là une autre règle non écrite de leur amitié : toujours, ou presque toujours, c’est elle qui paie l’addition –, un WhatsApp retentit dans le portable de Melchor. C’est le sergent Blai, qui n’est plus sergent mais inspecteur, et qui n’est plus affecté en Terra Alta mais au quartier général d’Egara, dans la banlieue de Sabadell. “Ça va, l’Espagnolard ? écrit Blai. T’es où ?” “À l’hôtel Piqué”, répond Melchor. “Tu tires un coup ? écrit Blai. Ha, ha, ha, je déconne. Je suis chez mes beaux-parents, il faudrait qu’on se voie le plus tôt possible. Cet après-midi.”

— Prends ton temps, dit Rosa Adell en rejoignant Melchor à la porte de l’hôtel et en mettant ses lunettes de soleil. Si tu dois répondre, vas-y.

Ils traversent l’esplanade de terre et, alors qu’ils attendent pour traverser la route, Melchor écrit : “Je ne peux pas.” “Tu te fous de moi ou quoi ? Tu fuis les copains maintenant ? répond aussitôt Blai qui poursuit dans la foulée : C’est pas une blague. Il faut qu’on se parle. C’est urgent.” Ils rebroussement chemin par l’avenue Joan Perucho sous le soleil brûlant de la mi-journée.

— Le boulot ? demande Rosa Adell.

Melchor répond par l’affirmative.

— Le week-end, je laisse mon portable professionnel au bureau, avoue Rosa. C’est important ?

— Sans doute pas, mais ça en a l’air.

En arrivant au niveau du tribunal, Melchor se remet à écrire : “Je t’appelle plus tard.” “Pas trop tard, lui répond Blai. J’ai une grosse fête de famille à sept heures. Vaut mieux qu’on se voie avant.” Pour toute réponse, Melchor envoie un emoji qui montre un poing jaune au pouce dressé.

Quand il relève la tête de son portable, Rosa Adell a ouvert la portière de sa voiture.

— Tu ne veux pas déjeuner à la maison, tu es sûr ? insiste-t-elle.

— Je suis sûr. Salue M. Grau de ma part.

Ils se quittent en se faisant la bise.

Il y a un changement de programme. En sortant de la piscine municipale, Cosette lui demande l'autorisation de déjeuner chez sa copine Elisa Climent et de passer l'après-midi avec elle, ce que Melchor, après avoir parlé avec la mère de la copine et négocié avec Cosette, finit par accepter. "Je te récupère à six heures", la prévient-il. À peine se retrouve-t-il seul qu'il lui vient à l'esprit qu'il peut appeler Rosa Adell et déjeuner avec elle et M. Grau, mais il écarte aussitôt cette idée et se dirige vers la place. Il y passe le reste de la matinée, assis à la terrasse du café, buvant un Coca et lisant quelques-unes des nouvelles présentées au concours littéraire : il attribue un signe – à celles qu'il n'aime pas beaucoup ou pas du tout, un signe + à celles qu'il aime davantage, et deux signes + à celles qu'il préfère, pour les relire à la fin et choisir les gagnants.

Vers quatorze heures, il rentre chez lui. En arrivant, il se prépare une salade avec du fromage et des fruits secs, un steak à la poêle, et il mange assis dans la cuisine, arrosant le tout avec son troisième Coca de ce samedi tandis que, de temps en temps, il scrute le siège vide à l'autre bout de la table, où Olga avait l'habitude de s'asseoir.

Quatre ans se sont écoulés depuis l'après-midi où elle est morte après avoir été renversée par la voiture qu'Albert Ferrer avait louée la veille à Tortosa. Celui-ci, comme il l'a prétendu au cours des interrogatoires et du procès de l'affaire Adell, n'avait pas pour intention de la tuer mais seulement d'intimider Melchor, et l'obliger ainsi à abandonner une bonne fois pour toutes l'enquête sur l'assassinat de ses beaux-parents, qu'il s'était obstiné à poursuivre bien que l'affaire fût officiellement classée. Quoi qu'il en soit, il ne s'est pratiquement pas passé un seul jour depuis la mort d'Olga sans que Melchor pense à elle. Quand cela lui arrive, quand il oublie sa femme ne serait-ce qu'un instant, il se sent mal, sans savoir pourquoi. Avec une minutie névrotique, il a essayé de reconstituer semaine après semaine, jour après jour, heure après heure, minute après minute, les détails des trois années et demie qu'il a vécues avec elle, mais il n'y est pas parvenu, et il éprouve parfois un sentiment contradictoire quand il songe à cette époque heureuse où, après s'être installé en Terra Alta, avoir rencontré Olga et être tombé amoureux d'elle, ils se

sont mariés et ont eu Cosette : d'un côté, cela lui semble quelque chose d'absolument irréel, qu'il n'aurait pas vécu mais vu dans un film ou dont il aurait rêvé ; de l'autre, cela lui paraît la seule chose réelle qu'il ait vécue, que jamais il n'a connu quelque chose d'aussi réel que cette vie avec Olga. Au début, après la mort de sa femme, il se demandait à toute heure ce qu'elle aurait dit de chacun des faits et gestes de la vie de tous les jours, puis au bout d'un certain temps il a réussi à échapper à cette torture irrationnelle. En revanche, il n'arrive toujours pas à parler d'elle avec qui que ce soit, pas même avec Cosette et, quand la petite s'enquiert de sa mère, dont elle a peu de souvenirs, il ne sait pas quoi lui dire et n'offre que des réponses évasives.

Les premiers temps sans Olga furent très durs. Il ne parvenait pas à s'ôter sa mort de la tête, ni à se débarrasser de l'impression qu'il avait failli à sa femme : il avait lu quelque part que tant que dure le repentir dure la faute, et chez lui le repentir continuait de le ronger de l'intérieur. Les deux choses expliquent qu'au terme de quelques mois, il avait pris la décision de s'éloigner de la Terra Alta dans l'espoir que quitter cet endroit dont il avait, grâce à Olga, fait sa patrie, l'aiderait à surmonter sa disparition. À cette époque, cinq années s'étaient écoulées depuis les attentats islamistes de 2017, la plupart de ses collègues savaient que c'était lui qui avait abattu par balles quatre terroristes à Cambrils et ses supérieurs étaient conscients que, du moins au sein de la police, il était devenu un symbole ; ainsi, se servant pour la première fois de sa position privilégiée, il avait appelé le commandant Fuster et demandé à être muté.

Il s'attendait à la réaction de Fuster. Le commandant ne lui demanda pas pourquoi il désirait changer d'endroit ; seulement où il voulait aller. De façon prévisible, Melchor répondit : "À Barcelone." De façon prévisible parce que, malgré tout ce temps passé loin de la capitale, il savait que là-bas il était toujours chez lui : il n'avait jamais vécu ailleurs avant les attentats et on l'avait envoyé en Terra Alta pour le protéger de possibles représailles islamistes. À Barcelone, en outre, il avait Vivaldes qui l'avait constamment soutenu depuis la mort de sa mère et qui, Melchor en était certain, l'aiderait à s'occuper de Cosette. "Vous voulez continuer dans la police criminelle ?" lui demanda Fuster, toujours aussi

prévenant. “Je ne sais rien faire d’autre”, répondit Melchor. “Alors vous avez de la chance, le félicita le commissaire. Je viens de parler avec le chef de la DEC, ils tournent en effectif réduit aux enlèvements et extorsions. Que diriez-vous de venir ici, à Egara ?” “Impeccable”, dit Melchor, tellement impatient de quitter la Terra Alta qu’il aurait accepté le pire travail dans le pire bureau du pire commissariat. “Attention, le prévint Fuster. Il ne faut pas s’attendre à une planque. L’unité est très exigeante. Vous ne vous ennuierez pas, vous apprendrez beaucoup, mais vous travaillerez comme un forçat.” “Parfait”, répondit-il.

Melchor disait cela sérieusement : il pensait que l’inactivité relative et la placidité rurale du commissariat de la Terra Alta, qui lui avaient fait tant de bien des années plus tôt, lorsque Olga était en vie, le tuaient désormais ; il pensait également que plus son travail serait prenant, mieux ce serait pour lui. D’autre part, Melchor savait que Cosette était une fille pleine de curiosité et d’énergie, qui était capable de s’adapter, et que la mort d’Olga, au lieu de faire d’elle une enfant craintive, avait endurci son caractère. De telle sorte que, même si l’enracinement de Cosette en Terra Alta était aussi profond que le sien et qu’au début elle ne sera probablement pas contente de quitter la comarque, il était convaincu qu’elle vivrait comme une aventure le changement de lieu et d’école, la nouveauté de la capitale et le défi de se faire des copines ; tout comme il était persuadé qu’elle serait ravie de se rapprocher de Vivales.

L’Unité centrale des enlèvements et extorsions était intégrée au Département central des enquêtes sur les personnes, qui dépendait de son côté de la Division des enquêtes criminelles (DEC) et, quand Melchor la rejoignit, il comprit que le commissaire Fuster était tout aussi sérieux que lui. Ce que Fuster avait omis de lui dire, en revanche, c’était que l’unité des enlèvements et extorsions n’était pas seulement une unité exigeante, mais aussi une unité particulière. À l’époque, douze personnes en faisaient partie, neuf hommes et trois femmes, qui travaillaient aux ordres du sergent Vázquez, la quarantaine, le crâne rasé, un homme musclé et hyperactif, à l’air de bouledogue et à la réputation de policier sévère et bagarreur. Il était vrai que Vázquez se plaignait toujours auprès de ses supérieurs du

manque d'effectifs de son unité, mais il se plaignait avec raison : son équipe travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, toute l'année et sur tout le territoire catalan. Cependant, ce qui rendait cette unité particulière – et qui lui imposait d'agir comme nulle autre et de ne ressembler à nulle autre – était son obligation d'être la plus discrète du corps ; la discrétion était en effet la clé de son efficacité : la première chose que Melchor apprit en intégrant cette équipe était que moins cela se savait qu'elle essayait de résoudre une affaire, plus elle était en capacité de la résoudre. Ce qui la rendait si particulière, aussi, était le haut degré de spécialisation de ses membres et Melchor dut lui-même mettre les bouchées doubles pour se spécialiser. Au cours des premiers mois de son affectation, il suivit quatre stages : un stage de négociateur, un autre en enlèvements, un troisième en crime organisé et un quatrième en recherche avancée. C'étaient des stages que seul un personnel trié sur le volet pouvait suivre (des membres de l'unité elle-même ou d'unités similaires de la Guardia Civil, de la police nationale et de l'Ertzaintza basque), tenu par ailleurs de garder secret leur contenu et qui ne se voyait remettre aucun document écrit afin d'éviter toute fuite. "Si les malfaiteurs apprennent comment on les combat, c'est foutu", avait coutume de dire en guise d'avertissement Vázquez à ceux qui s'apprêtaient à assister à l'un de ces stages. "Alors, en dehors d'ici, motus sur ce que tu vas apprendre. Comme l'a dit je ne sais plus quel sage, personne ne peut vaincre le silence."

Pendant plusieurs mois, Melchor fut satisfait de son nouveau poste. Il travaillait beaucoup, prenait soin de Cosette, lisait des romans et discutait avec Vivaldes (qui l'aidait à prendre soin de Cosette). Il continuait d'être un lecteur acharné, mais dorénavant il partageait ses lectures entre les romans de son choix et ceux qu'il lisait à sa fille avant qu'elle ne s'endorme. Laquelle s'adapta d'ailleurs à la capitale avec la facilité et l'enthousiasme qu'il avait présagés. Bien évidemment, Melchor savait que la Terra Alta manquait à la petite, mais jamais il ne l'entendit le formuler ; la Terra Alta lui manquait à lui aussi, parfois. De surcroît, assez rapidement il comprit qu'il aurait beau travailler dur, qu'il aurait beau vivre loin de la Terra Alta, il ne parviendrait pas

à chasser de son esprit la mort d'Olga, et il finit par se résigner à vivre à tout jamais avec ce souvenir empoisonné.

Contre toute attente, le retour à Barcelone réveilla un autre souvenir, non moins venimeux, resté en état d'hibernation durant des années : celui de l'assassinat de sa mère. Quand il vivait en Terra Alta, il pensait de temps en temps à sa mère, mais jamais ou très rarement à sa mort ; la raison de cette omission bénie était probablement que, après toutes ces années passées à essayer de résoudre de manière obsessionnelle ce crime pour son propre compte, à ses moments perdus et en violant certaines des règles les plus élémentaires de l'enquête policière, il avait appris par hasard, peu avant de s'installer dans la comarque, que la femme qui accompagnait sa mère lors de cette nuit fatidique s'appelait Carmen Lucas, il l'avait localisée dans un village de la plaine fertile de Murcia, il avait fait le déplacement jusque là-bas et l'avait interrogée pendant deux jours sans récolter un seul indice qui puisse le mener aux assassins, ce qui, tout compte fait, avait fini par le convaincre que le crime ne serait jamais résolu. Pour lors, en revanche, son souvenir était revenu, ardent et tenace, comme si retourner à Barcelone voulait dire se heurter une nouvelle fois à ce souvenir, ainsi qu'à tous les autres souvenirs atroces et empruntés qu'il associait au crime : le souvenir de sa mère en train de se prostituer à proximité du Camp Nou, aux côtés de Carmen Lucas et de leurs compagnes d'infortune ; le souvenir d'une BMW marron ou d'une Volkswagen foncée ou d'une Skoda noire, selon le témoin qu'il interrogeait, dans laquelle sa mère avait d'abord refusé de monter après une première négociation ratée avec ses occupants ("Des jeunes bourges sortis s'amuser avec la voiture de papa", lui avait dit Carmen) et dans laquelle plus tard, poussée par le désespoir d'une nuit sans clients, elle avait fini par monter ; le souvenir du cadavre de sa mère retrouvé au petit matin sur un terrain vague de la Sagrera, à Sant Andreu, le crâne défoncé à coups de pierre. Tous ces souvenirs partiels constituaient un seul souvenir déchirant qui revint alors avec force, comme si un recoin inatteignable de Melchor n'avait pas encore accepté que cet assassinat lointain restât impuni. En résumé : il s'était échappé de la Terra Alta en fuyant un crime résolu, et à

Barcelone il fut rattrapé par deux autres, dont l'un était résolu et l'autre non.

Quand il comprit que, même s'il essayait de se défaire de ses pires souvenirs, ses pires souvenirs ne voudraient pas se défaire de lui, il décida de retourner en Terra Alta. Il attendit la fin de l'année scolaire pour demander sa mutation, ce qui coïncida dans le temps avec un événement qui, dans les faits, conduisit à la désintégration de l'unité des enlèvements et extorsions.

Ce fut l'enlèvement de la fille d'un narcotrafiquant vénézuélien qui résidait avec sa famille dans une villa d'Ampuriabrava, un village côtier proche de la frontière française. La victime avait été séquestrée par un clan rival, que le Vénézuélien avait essayé d'arnaquer, et qui exigeait en échange de la libération de l'enfant une somme d'argent qu'il lui était impossible de réunir. Pendant des mois, l'unité au complet travailla sur cette affaire, Vázquez étant le négociateur principal entre les narcotrafiquants. C'était une négociation âpre, complexe et tendue, durant laquelle le narcotrafiquant vénézuélien reçut chez lui, l'un après l'autre, trois doigts de la petite, qui venait de fêter ses cinq ans. Quand Vázquez crut avoir enfin localisé la fillette dans un entrepôt de la banlieue de Molins de Rei, il monta un dispositif d'intervention de quatre-vingts personnes, comprenant des membres de la Guardia Civil et des agents de la police nationale. L'opération échoua. Il y eut trois arrestations et un mort, mais la fille du narcotrafiquant ne put être sauvée, et le souvenir le plus vif que Melchor conserva de cette journée était l'image de Vázquez assis dans une flaque de sang à même le sol en ciment de l'entrepôt, la tête sectionnée de la fillette sur ses genoux, les yeux exorbités, en train de trembler et de hurler comme un possédé.

Il fallut lui arracher la tête des mains, et ce même jour Vázquez fut admis dans un hôpital d'où il ne sortit qu'au bout d'une semaine, non pas pour regagner l'unité des enlèvements et extorsions mais pour être muté à sa propre demande au commissariat de la Seu d'Urgell, dans les Pyrénées de Lérida, d'où il était originaire. Melchor avait appris tout cela au compte-goutte, alors qu'il était déjà rentré en Terra Alta. Il n'en bougea pas durant les années qui suivirent : il se consacra à sa fille et à son travail au commissariat. Pendant son temps libre, qui était

considérable, il donnait un coup de main à la bibliothèque où Olga avait travaillé et suivait le cursus d'information et de documentation à l'Université ouverte de Catalogne ; et, bien sûr, il lisait des romans, même s'il évitait depuis la mort d'Olga de relire *Les Misérables*, qui jusqu'alors avait été non seulement son roman préféré, mais aussi le miroir dans lequel il se regardait et l'arme qui lui permettait de se défendre contre les attaques de la vie. Il avait été, en revanche, incapable de se défaire d'un autre vice, à peu près secret celui-là. Ça ne ratait pas : tout individu dénoncé pour avoir battu une femme en Terra Alta se prenait automatiquement une raclée, et comme l'auteur de celle-ci était connu de tous, du moins au commissariat, tous étaient bien obligés de fermer les yeux.

Après le repas, il lave la vaisselle, se prépare un café et reprend la lecture des manuscrits, assis dans le canapé du salon. À dix-sept heures, avec une ponctualité toute professionnelle, l'inspecteur Blai fait son apparition.

— Elles sont terribles ces nanas de la Terra Alta, quand même, commence-t-il sur un ton enflammé en débarquant chez Melchor. Pas moyen de les arracher d'ici.

Une plainte que Melchor a entendue mille fois dans la bouche de l'ancien chef de l'unité d'investigation de la Terra Alta depuis que celui-ci a déménagé à Barcelone : sa femme ne s'habitue pas à vivre loin d'ici, et à cause de ça, avec leurs enfants ils passent tous leurs week-ends chez ses beaux-parents, à La Pobla de Massaluca. Melchor propose un café à son ami. Blai accepte et, pendant que Melchor le prépare, il continue de se plaindre, appuyant de tout son poids son grand corps contre l'encadrement de la porte de la cuisine.

— Je bosse comme un chien toute la semaine, et quand arrive le week-end, vas-y, monte dans la bagnole et va risquer ta peau sur ces routes damnées pour arriver le plus tôt possible en Terra Alta, comme si c'était la fin des temps. Et après, au lieu de me reposer comme tout le monde, me voilà le samedi et le dimanche en train de quadriller la montagne pour que nos enfants connaissent la terre de leur mère et ne perdent pas leurs racines. Je t'en foudrais, moi, des racines : quand on vivait ici, ça nous faisait ni

chaud ni froid, les racines, à commencer par ma femme. Sans parler du fait que je me tape mes beaux-parents à longueur de journée, bien sûr. Et les mômes, je t'en parle même pas : insupportables. Tiens, d'ailleurs, où est Cosette ?

— Chez une copine.

— Elle va bien ?

— Très bien.

— Et toi ?

— Moi aussi.

— Allez, mec, donne-moi une bonne nouvelle. Dis-moi que tu t'es trouvé une nana. Illumine ma journée, j'en ai besoin. Mais un petit conseil, quand même : si tu te cherches une copine, assure-toi qu'elle n'est pas de la Terra Alta. Après, pas moyen de les sortir d'ici.

— Ce que tu devrais faire, c'est revenir, lui conseille Melchor. À propos, t'es au courant qu'on est sans chef depuis mai, non ?

— Si je suis au courant ?

La machine a fini de broyer le café dans un bruit de gravier concassé et, avant d'appuyer sur un bouton qui clignote pour que le liquide s'écoule de deux petits tubes en inox, Melchor se tourne vers Blai, qui s'est rapproché.

— Tu peux garder un secret ? demande l'inspecteur.

Melchor vient de lire un roman de G. K. Chesterton dans lequel un personnage pose à un autre personnage cette même question et reçoit la réponse suivante : "Si tu n'es pas capable de garder ce secret, comment veux-tu que moi, je le garde ?" Comme il ne veut pas agacer son ami, il répond :

— Bien sûr.

— On m'a proposé le poste.

— De chef du commissariat ?

Blai opine d'un air affligé. Melchor demande :

— Et qu'est-ce que t'as répondu ?

— Que veux-tu que je réponde ? s'énervé l'autre en gesticulant. Après tout ce que j'ai fait pour sortir de ce trou...

C'est vrai. Deux ans et demi plus tôt, alors qu'il était encore sergent et chef de l'unité d'investigation de la Terre Alta, Blai a été reçu au concours d'inspecteur. Il s'était présenté sur le conseil de ses supérieurs, qui considéraient que le corps pouvait tirer